



**Figurines d'ovin et de bovin en terre cuite, Groupe C, Aniba, Cimetière N, Berlin Ägyptisches Museum und Papyrussammlung, 22545 (Source : Exposition *SOUDAN, Royaumes sur le Nil*, catalogue édité par Institut du Monde Arabe / Flammarion, Paris 1998, pp. 57-59).**

*« En Égypte, le principe divin dénommé **Amon** s'incarnait dans un bélier de l'espèce *Ovis Platyura*. Or cet animal était inconnu des anciens Égyptiens avant le début du second millénaire avant J.-C. Si, comme semblent l'indiquer maintes considérations, il est venu du plateau saharien alors en phase de désertification, il a dû passer par la Nubie où sont attestées, dans la vallée, les plus anciennes sépultures de mouton. » (B. SALL)*

---

# □ Des terres de l'Ouest à la vallée du Nil

Babacar SALL

---

**Résumé :** *L'auteur passe en revue les hypothèses formulées par divers auteurs sur l'existence de flux humains et culturels partis de la Libye supérieure des sources grecques vers ce qui a été le territoire du pays des pharaons. Dans le prolongement de son livre Racines éthiopiennes de l'Égypte ancienne, il met en évidence l'influence des parties nord de l'Afrique centrale et occidentale sur les cultures de la vallée du Nil.*

**Summary:** *From the West African Heartland to the Nile Valley - The author surveys hypotheses advanced by various authors concerning the existence of population movements and cultural flows from the area known to classical Greek sources as Upper Libya, toward the territory that in ancient times was the land of the pharaohs. In this extension of ideas developed in his book Racines éthiopiennes de l'Égypte ancienne, Babacar Sall highlights the influence of the northern areas of Central and West Africa on the cultures of the Nile valley.*

## 1. Introduction

Dans les sources grecques classiques, le Nil a longtemps été perçu comme un fleuve libyen, c'est-à-dire que sa source était située à l'Ouest. De là, une partie de son cours suit une direction ouest-est avant qu'un coude, situé au Sud de l'Égypte, ne le redresse pour lui imposer une direction Sud-Nord.

Parlant de ce fleuve, HÉRODOTE, le père de l'histoire selon CICÉRON (cf., *De Legibus*), écrivait que le « Nil, dans sa plénitude, ... inonde aussi la partie du pays [égyptien] réputée libyque » (*Euterpe*, 18), que « le Nil vient de Libye qu'il traverse par le milieu » (*ibid.*, 32).

C'est dire qu'il venait de Libye puisque dans son acception restrictive qui était aussi la plus courante, la Libye, dont l'extension méridienne n'était pas connue de ces savants grecs, désignait d'abord les terres à l'Ouest de l'Égypte (Sur les différentes acceptions du toponyme Libye, cf., entre autres études, notre *Racines éthiopiennes de l'Égypte ancienne*, Paris, L'Harmattan/Khepera, 1999).

Selon eux, venant de Libye, le Nil traversait l'Éthiopie et débouchait en Égypte. Il est évident que ce tracé que les sources grecques classiques ont donné au cours du Nil traduit d'abord la mauvaise connaissance que les anciens Grecs avaient des sources et du cours du grand fleuve.

Cependant ce tracé peut suggérer aussi que pour ces auteurs, des cultures élaborées dans des régions de la Libye occidentale, dont la population était toute éthiopienne, (HÉRODOTE, IV, 197) étaient arrivées en Égypte, via l'Éthiopie, laquelle était perçue comme un couloir à l'intérieur de la Libye. En un mot, des cultures de la Libye supérieure (l'Afrique subsaharienne, c'est-à-dire sahélienne et soudanienne) ont eu des influences sur celles de l'Égypte. Le relais avait, dans leur perspective, été joué par le couloir éthiopien. Par

conséquent, avant d'avoir été « *A corridor to Africa* » selon l'expression de W. ADAMS (1977), l'Éthiopie avait d'abord été « *A corridor to Egypt* ».

Ainsi, l'Égypte, c'est-à-dire l'ensemble des terres situées au Nord d'Éléphantine (HÉRODOTE, II, 17) et que le Nil inonde pendant ses crues (HÉRODOTE, II, 18), apparaît comme « *A child of Africa* ».

Le présent texte tente de formuler des hypothèses sur l'existence de flux humains et culturels partis de la Libye supérieure des sources grecques vers ce qui a été le territoire du pays des pharaons.

## 2. Rappels

La question des relations entre la vallée du Nil et le plateau saharien (à distinguer du désert saharien qui occupe un espace plus étendu) est, depuis longtemps, un thème récurrent dans les études sur l'histoire ancienne de l'Afrique.

L'égyptocentrisme et l'égyptomanie aidant, on a d'abord cherché ce qui, dans le Sahara néolithique et post-néolithique, traduisait une influence égyptienne. Certains, se fondant sur l'idée, aujourd'hui abandonnée (les études de paléo climatologie dont celles de P. ROGNON, *Biographie d'un désert* (1988) ayant établi que la rupture climatique d'où est issu l'actuel désert du Sahara ne remonte pas au-delà du 3<sup>e</sup> millénaire avant J.-C.), d'un désert saharien constitué entre les 10<sup>e</sup> et 7<sup>e</sup> millénaire avant J.-C., avaient adopté la thèse selon laquelle, les anciens Égyptiens étaient d'anciens Sahariens chassés du plateau par le désert.

Aussi, dans le débat "y a-t-il eu migration du Sahara vers la vallée du Nil ou de celle-ci vers le Sahara ?", l'érudition s'est focalisée sur la partie saharienne aux latitudes de l'Égypte (entre les 24° et 31° N). Elle s'est, très peu, intéressée aux régions aux latitudes de la Nubie (espace à cheval sur le Tropique du Cancer) et du Soudan (Afrique sahélo-soudanienne et tropicale voire sub-équatoriale). Avec la faiblesse des fouilles archéologiques dans l'immense et très torride Sahara, les chercheurs se sont contentés des résultats de la prospection archéologique, des *corpus* des tableaux rupestres en particulier.

Des études de paléoclimatologie, de Préhistoire et de céramologie, entre autres, sont, par la suite, venu secouer ces théories arguant du fait que, malgré la précocité de l'État égyptien (sa formation était achevée au tout début du 3<sup>e</sup> millénaire avant J.-C.), l'antériorité du Néolithique égyptien (les plus anciens foyers, ceux du Fayoum, sont datés du V<sup>e</sup> millénaire avant J.-C.) sur celui du Sahara n'était pas prouvée<sup>1</sup>. Quant à la thèse d'une influence nord saharienne sur l'Égypte, sa faiblesse reposait, entre autres, sur un certain nombre de considérations parmi lesquelles :

- Premièrement, il y a que l'Atérien, la vraie culture préhistorique spécifiquement saharienne, n'est pas attestée dans la vallée, même si on a trouvé quelques pièces à faciès

<sup>1</sup> CAMPS G., *Les cultures préhistoriques de l'Afrique du Nord et du Sahara*, 1974. D'ailleurs, d'après une prise de dates effectuée en 1986 par R. VERNET (cf., *L'occupation humaine holocène en Algérie saharienne et présaharienne*, entendons, par ce dernier qualificatif, soudano-sahélienne), plusieurs indices des processus ayant mené à la néolithisation sont attestés en Afrique saharienne et présaharienne dès le 10<sup>e</sup> millénaire.

atérien, atéroïde plutôt, entre la longitude des oasis (la limite orientale de la culture atérienne) et le cours du Nil<sup>2</sup>.

-Deuxièmement, le plateau saharien n'a pas été un foyer d'élaboration d'industries épipaléolithiques, lesquelles ont préparé celles du Néolithique<sup>3</sup>. Il apparaît que, concernant cette phase fondamentale de l'évolution de l'homme<sup>4</sup>, le centre d'élaboration et de diffusion des mutations technologiques et sociologiques était constitué par les régions africaines aux latitudes de la haute et d'une partie de la moyenne vallée du Nil.

Dans cette perspective, H.J. HUGOT et M. BRUGGMANN avaient, très tôt, fait remarquer que c'est une culture néolithique toute constituée qui, à partir des régions soudano-sahéliennes, a été apportée au Sahara<sup>5</sup>. En Égypte également, une rupture est notée entre industries paléolithique et néolithique<sup>6</sup>.

Au nom de cette synchronie, on peut se poser la question de savoir si la vallée du Nil et le Sahara ont constitué deux mondes qui s'ignoraient ? La réponse à cette interrogation est, sur la base des acquis de l'archéologie saharienne et de la paléoclimatologie, négative.

L'explication de la thèse selon laquelle la vallée du Nil et le plateau saharien (qu'il faut distinguer du désert saharien plus vaste parce que dynamique) ont constitué deux univers qui ont co-existé sans co-habiter nous semble résider dans le fait qu'on a mal choisi les sphères (espaces géographiques) d'étude.

<sup>2</sup> MIDANT-REYNES B., *Préhistoire de l'Égypte : des premiers hommes aux premiers pharaons*, 1992.

<sup>3</sup> CAMPS G., *op. Cit.* 1974, p. 119. Rappelons que, contrairement à une idée tenace, la culture atérienne n'avait pas envahi le Sahara à partir de l'Afrique méditerranéenne. On sait que l'Atérien, typologiquement industrie du Paléolithique moyen et chronologiquement, industrie du Paléolithique supérieur, a couvert le Sahara jusqu'au Niger où le site de l'Adrar recèle des pièces de cette industrie. L'industrie atérienne dérive du Moustérien (Paléolithique moyen) lequel est très rare en Afrique méditerranéenne. De plus, l'Atérien de Bir Sahara et de Bir Tarfawi, sites aux latitudes de la haute Nubie, est daté de 43000 alors que les sites atériens sahariens et du Magrheb pré-saharien ne datent pas d'avant 40000 B.P. (CARLSON R. L. et SIGSTAD J. S., "Paleolithic and late neolithic sites excavated by the Fourth Colorado Expedition", in, *KUSH*, 15, 1968, p. 51-58).

<sup>4</sup> Le caractère fondamental réside dans le fait que, sur la base des foyers et ustensiles, c'est au Néolithique que semble s'être généralisée la cuisson des aliments. Or, « *l'un des phénomènes les plus remarquables sur lequel il convient de se pencher est la cuisson des aliments qui, par les transformations chimiques, va influencer d'une façon décisive sur l'évolution de l'homme* » (HUGOT J., "Préhistoire du Sahara" in, KI-ZERBO J., *H.G.A. I : Méthodologie et Préhistoire africaine*, 1980, p. 632). À cela s'ajoute le fait que « *La révolution néolithique [le concept a été abandonné depuis longtemps] a coûté un prix spirituel. La vie errante [toute de liberté] du chasseur [paléolithique] avait affranchi l'esprit de l'homme ; l'agriculture [l'avènement du genre de vie basé sur la production avec la sédentarisation qu'elle entraîne] l'a fait prisonnier d'un bout du sol* » (TOYNBEE A., *L'Histoire*, 1985, p. 61).

<sup>5</sup> HUGOT H.J. et BRUGGMANN M., *Les gens du matin. Sahara, dix mille ans d'art et d'histoire*, 1976, p. 42.

<sup>6</sup> HOFFMANN M. A., *Egypt before the pharaohs*, 1984, p. 17. Ailleurs, nous avons essayé de montrer que, concernant les processus d'occupation et d'humanisation du plateau saharien et de la basse vallée du Nil, les flux humain et technologique étaient venus du Sud, c'est-à-dire de la haute et de la moyenne vallée du Nil (cf., SALL B., *Racines éthiopiennes de l'Égypte ancienne*, 1999 ; "Hommes et cultures du Sahara ancien", in, *ANKH, Revue d'Égyptologie et des civilisations africaines*, n° 6/7, 1996).

On a voulu privilégier la partie septentrionale du plateau saharien pour chercher des faits attestant des influences du plateau sur la basse vallée du Nil, c'est-à-dire l'Égypte. Nous avons nous-même essayé de montrer qu'aux phases d'élaboration de la civilisation pharaonique (4<sup>e</sup> millénaire avant J.-C.), le plateau saharien était verdoyant et giboyeux. Il n'y avait par conséquent aucun mobile qui serait la cause d'une hypothétique migration de Sahariens vers la basse vallée (cf., SALL B., *op. cit.* 1999).

Il est apparu également, sur la base de très nombreuses datations obtenues par plusieurs chercheurs et qui ont été répertoriées par M. CORNEVIN<sup>7</sup>, qu'aux alentours de 3000 avant J.-C., quand s'achevait la constitution du royaume d'Égypte, dans le Sahara oriental, sub-égyptien plus précisément, un espace désertique, survivance du cataclysme de la période du Tardiglaciaire, avait, depuis longtemps, atteint son niveau actuel<sup>8</sup> alors que l'actuel désert saharien, encore dynamique<sup>9</sup>, semble être l'expression et la continuation d'une rupture écologique commencée vers le milieu du troisième millénaire avant J.-C.

Ainsi, le Sahara sub-égyptien apparaît comme une survivance du désert du Tardiglaciaire, lequel avait, au début du X<sup>e</sup> millénaire avant J.-C., disparu du plateau saharien, notamment dans ses parties méridionale et médiane.

En relation avec cette donnée (survivance du désert du Tardiglaciaire dans le Sahara sub-égyptien), il y avait eu raréfaction, puis disparition de maints points d'eau dans cette partie nord-est du plateau (qui est aux latitudes du territoire égyptien) dès le V<sup>e</sup> millénaire. C'est là que réside, selon toute probabilité, le déclin du Néolithique du Fayoum.

Aussi, à partir du début dudit millénaire, des relations entre la basse vallée du Nil et les parties des massifs du Sahara aux latitudes de cette basse vallée du Nil), étaient déjà impossibles<sup>10</sup>. Cette survivance du désert du Tardiglaciaire dans le Sahara sub-égyptien aux latitudes de la basse vallée du Nil (le futur territoire du royaume d'Égypte) est traduite, entre autres, par la non présence de l'humide néolithique dans le Sahara sub-égyptien<sup>10bis</sup>.

Au Sahara méridional, ce phénomène (l'humide néolithique accompagné d'une transgression lacustre) a eu une grande ampleur. C'est donc là, dans le Sahara méridional et médian (Nord de l'Afrique centrale et occidentale) qu'il faut chercher des marques sahariennes sur l'Égypte *via* l'Éthiopie. Ce toponyme s'applique aux terres situées dans l'alignement de l'Égypte à laquelle elles ressemblent par la nature des lieux et par la présence du Nil (STRABON, I, 2,25).

Si l'on n'a pas su, ou voulu, étudier la question en partant du Sahara médian et méridional c'est-à-dire de l'Afrique soudano-sahélienne voire subtropicale, c'est que la plus grande partie des historiens, des Africanistes pour l'essentiel, reprenaient, consciemment ou non, la tenace idée hégélienne selon laquelle « *l'Afrique proprement dite* [celle qui ne donne pas sur la Méditerranée], *aussi loin que remonte l'histoire, est restée fermée, sans aucun lien avec le reste du monde ; c'est le pays de l'or, replié sur lui-même* ».

<sup>7</sup> CORNEVIN M., *L'Archéologie africaine*, 1993.

<sup>8</sup> WENDORF F. et alii, "The Prehistory of Egyptian Sahara", in, *Science*, 193, July, 1976, p. 103-114.

<sup>9</sup> Cf., NORRIS T., *Saharan Myth and Saga*, 1972 ; Actes du colloque tenu à Nouakchott en 1973 sur le thème *La désertification au sud Sahara*, 1976 ; TOUPET Ch., *La sédentarisation des nomades en Mauritanie centrale sahélienne*, 1977 ; ROGNON P., *Biographie d'un désert*, 1989.

<sup>10</sup> CORNEVIN M., *op.cit.* 1993, p.49 ; SALL B., *op. cit.*, 1999.

<sup>10bis</sup> WENDORF F., *op. cit.*, 1976, p.103 - 114

En amont de ces mots, le même philosophe avait écrit « *Ce continent [l'Afrique proprement dite] n'est pas intéressant du point de vue de sa propre histoire, mais par le fait que nous y voyons l'homme dans un état de barbarie et de sauvagerie qui l'empêche encore de faire partie intégrante de la civilisation* »<sup>11</sup>.

Or, des trouvailles archéologiques fournissent des indices de plus en plus consistants qui permettent de cerner une certaine influence du Sahara médian et méridional (Afrique soudano-sahélienne dont l'extrémité nord était plus septentrionale qu'aujourd'hui) sur la moyenne vallée du Nil<sup>12</sup>.

Cette influence n'a jamais été directe (Sahara méridional -Égypte). Il y a toujours eu le relais éthiopien, c'est-à-dire l'espace nubio-soudanais nilotique et sub-nilotique.

De ces régions, réparties aujourd'hui entre l'Afrique centrale et occidentale, sont parties, vers la vallée, après la première vague de populations parties des Grands Lacs, certaines innovations et valeurs qui, le long des terrasses surplombant le cours du grand fleuve, ont abouti en Égypte aussi bien aux périodes prédynastiques que dynastiques.

C'est par la suite que, ironie de l'Histoire, l'Égypte après avoir « mâché » et transformé ces valeurs, les aurait re-transmises, si on en croit maintes survivances institutionnelles, *via* le royaume de Koush (formation socio-politique qui du début du second millénaire avant J. - C. au milieu du IV<sup>e</sup> siècle après J. -C., avait unifié la moyenne et une partie de la haute vallée) à certaines sociétés post-pharaoniques des savanes soudanaises<sup>13</sup> selon des processus et vecteurs divers dont l'étude ne cesse de mobiliser l'érudition scientifique.

### 3. Le contexte général

L'exploitation de la publication du catalogue de l'exposition *SOUDAN, Royaumes sur le Nil* qui s'est tenue, entre autres lieux, à Paris, à l'*Institut du Monde Arabe* (exposition co-organisée par l'*Institut du Monde arabe*, Paris et la *Kunsthalle der Hypo-Kulturstiftung*, Munich ; catalogue édité par Institut du Monde Arabe / Flammarion, Paris 1998) , permet de reposer la question des influences entre l'Afrique centrale voire occidentale, aux longitudes du plateau saharien, et les parties nubienne et soudanaise de la vallée du Nil.

Rappelons que maintes considérations sur les processus de la néolithisation ont montré que l'idée de l'antériorité de la vallée du Nil sur le Sahara n'était pas prouvée<sup>14</sup>.

En Égypte *stricto sensu*, rien de notable ne semble s'être passé avant le V<sup>e</sup> millénaire, date de la phase primitive du Néolithique du Fayoum<sup>15</sup>. On notera que suite au réchauffement

<sup>11</sup> G.W.F. HEGEL, *La raison dans l'histoire. Introduction à la philosophie de l'histoire*. Traduction de KOSTAS PAPAIOANNOU, 1965, p. 247

<sup>12</sup> On se reportera notamment au catalogue de l'exposition de l'*Institut du Monde Arabe* intitulé *SOUDAN. Royaumes sur le Nil*, 1997.

<sup>13</sup> DIOP C. A., *Nations nègres et culture*, 1954 ; *Id.*, *L'Afrique noire précoloniale*, 1960 etc.

<sup>14</sup> CAMPS G., *op. cit.* 1974

<sup>15</sup> Rappelons que cette grande oasis, située au sud-ouest du Caire et qui reçoit ses eaux par un bras du Nil (le *Bahr el-Youssef*) a été une ancienne embouchure du Nil, du paléo-Nil plus précisément. Par le fait qu'il traverse la chaîne libyque par un défilé au nord du *Gebel Sedmet.*, le Fayoum était plus libyen qu'égyptien. Mais en Égyptologie, toute histoire du Néolithique en Égypte commence par le Fayoum.

général de la planète à partir de 10.000 avant J.-C., la basse vallée du Nil, espace qui allait constituer le territoire du royaume d'Égypte, jusque-là boueuse et infestée (elle faisait probablement partie de l'aire de la Trypanosomiase), devenait plus sèche. À ces moments, c'est-à-dire à partir du VIII<sup>e</sup> millénaire<sup>16</sup> (date, selon F. PETRIE, des plus anciennes tombes contenant des squelettes de femmes stéatopyges) a commencé l'essaimage intensif de l'homme dans la plaine alluviale du bas Nil. C'était le fait de communautés de pêcheurs venues des haute et moyenne vallée du Nil<sup>17</sup>.

À ces considérations, sont venus s'ajouter des faits d'ordre paléo-botanique et paléozoologique. Ils montrent que le centre de domestication de certaines graines de plantes attestées en Égypte dans des contextes prédynastiques et memphites (Ancien Empire) est à rechercher du côté de l'Afrique occidentale.

C'est le cas du *Cajanus cajan* (cajan des Indes ou pois d'Angola) attesté en Égypte sous la 12<sup>e</sup> dynastie et dont l'espèce sauvage existe encore en Afrique occidentale. On citera également la *Vigna unguiculata* ou *Vigna baouensis* attestée sous la 5<sup>e</sup> dynastie. Quant au *Ricinius communis* (ricin commun), sa présence dans la plaine alluviale de la basse vallée remonte au Prédynastique<sup>18</sup>.

Il y a aussi que l'histoire de la monarchie pharaonique se confond, dans une certaine mesure, avec celle du dieu *Amon*<sup>19</sup>. Or, cette divinité semble-t-il, était un « tard venu »

<sup>16</sup> Ce qu'on sait du calendrier astronomique des anciens Égyptiens permet de corroborer ce repère. Il est établi qu'en 4245 avant J.-C., les anciens Égyptiens avaient élaboré le calendrier qui fixait la période séparant deux débuts simultanés des calendriers lunaire (une année de 365 jours) et agraire qui, conformément aux mutations du cosmos, donnait une année de 365 jours et 6 heures. Cette période ou cycle était de 1460 ans. Si l'on postule qu'il a fallu deux cycles complets (soit trois débuts simultanés des deux calendriers) pour connaître le cycle, on en déduit qu'avant l'an 4245 avant J.-C., les deux calendriers avaient commencé en même temps en (- 4245) + (-1460), soit aux alentours de l'an - 5705. Avant cette fois, les deux calendriers avaient commencé en même temps en (-5705) + (-1460), soit en -7165, soit dans les derniers siècles du VIII<sup>e</sup> millénaire.

<sup>17</sup> DIOP C. A., *Nations nègres et culture*, 1979, volume II, p. 373. A partir de cette perspective, sur la base de l'archéologie, nos réflexions et analyses nous ont montré que l'espace primitif d'éclosion de leur culture qui s'étendait des Grands Lacs au Kenya (cf., SALL B., "Des Grands Lacs au Fayoum : l'Odyssée des pêcheurs", in, *ANKH...*, n°12/13, 2003-2004, p. 109-117) est attesté entre autres par des sites majeurs comme *Gamble's cave*. Les vestiges sont constitués par des restes de poisson, de mollusques, de pointes de flèches, de harpons à barbelures et de massue. Ces communautés excellaient déjà dans la fabrication de la vannerie (instruments servant aussi bien au transport qu'à la pêche) et d'une poterie inspirée de la vannerie. Leur outillage prédominant était encore en microlithe, l'obsidienne (produit dont raffolèrent les anciens Égyptiens pour la phase chirurgicale de la momification et qu'ils appelaient *Pierre d'Éthiopie*) étant la matière essentielle. Ces communautés ont, les premières, initié des sédentarisations temporaires dans le cadre de leurs campements de pêche. Parmi ceux-ci, Early Khartoum, Es-Shaheinab et El-Kadada (dans la moyenne vallée) et Khor Moussa (dans la moyenne vallée) sont des plus célèbres.

<sup>18</sup> BLENCH R., "Connections between Egypt and sub-saharan Africa. The evidence of cultivated plants", in, DAVIES W. V. (editor), *Egypt and Africa. Nubia from Prehistory to Islam*, 1993, p. 54-56.

<sup>19</sup> Ce « tard-venu » dans le panthéon égyptien dont il allait être le chef, du début du second millénaire avant J.-C. à la fin de l'histoire égyptienne, a marqué l'esprit d'un souverain étranger pétri de rationalisme comme ALEXANDRE LE GRAND. Ce Macédonien qui a eu Aristote comme précepteur, après avoir conquis l'Égypte, éprouva le besoin de se rendre dans la lointaine oasis saharienne de Siwah pour demander à *Amon* (au clergé) de cautionner son entreprise de conquête de l'*oikoumène* (DIODORE DE SICILE, XVII, 51 ; LECLANT J., "Per Africae sitientia. Témoignages des sources classiques sur les pistes menant à l'oasis d'Ammon", in, *B.I.F.A.O.*, 49, 1950, p. 193-253).

dans l'univers religieux des anciens Égyptiens<sup>20</sup>. En Égypte, le principe divin dénommé *Amon* s'incarnait dans un bélier de l'espèce *Ovis Platyura*. Or cet animal était inconnu des anciens Égyptiens avant le début du second millénaire avant J.-C.<sup>21</sup>.

Si, comme semblent l'indiquer maintes considérations, il est venu du plateau saharien alors en phase de désertification<sup>22</sup>, il a dû passer par la Nubie<sup>23</sup> où sont attestées, dans la vallée, les plus anciennes sépultures de mouton.

Ceci pour dire que l'*Ovis Platyura* était entré en Égypte en provenance du Sud-Ouest, à partir de la bordure orientale du Sahara médian et ou méridional (Niger Nord-Est et Tchad septentrional), *via* la Nubie-Soudan (moyenne vallée du Nil)<sup>24</sup>. Il provenait, s'il n'avait

<sup>20</sup> BARUCQ A. et DAUMAS F., *Hymnes et prières de l'Égypte ancienne*, 1980, p. 181.

<sup>21</sup> L'animal, souvent représenté en taille héroïque, a une stature léonine. Sa toison est plutôt une crinière. Son image n'a pas été un caractère hiéroglyphique parce qu'au moment où s'élaborait le système hiéroglyphique, c'était bien avant le règne de NARMER, les populations qui allaient constituer la « nation » égyptienne n'avaient aucune expérience de l'animal. « *Son image [dit un passage d'un hymne dédié à Amon] n'est pas étalée dans les écrits* » (BARUCQ A. et DAUMAS F., *Op. cit.* 1980, p. 224).

<sup>22</sup> Dans *Nations nègres et culture* (1979, p. 119), C. A. DIOP postulait déjà qu'à travers le bélier à sphéroïde péri-saharien (le terme a une importance capitale en ce sens que, pour l'essentiel, les représentations des béliers dits à sphéroïde ou à attribut céphalique, se retrouvent à la périphérie et non au centre du plateau saharien) on peut voir le dieu de Thèbes (*Amon*) surgissant du Sahara des pasteurs.

<sup>23</sup> Dans un texte intitulé "*Amon Héka-pesedjet*" (in, *B.I.F.A.N.*, série B, tome LI, n°1-2, 2001, p.11-35), nous sommes revenu sur la lecture faite par F. DAUMAS ("*L'Origine d'Amon de Karnak*", in, *B.I.F.A.O.*, 65, 1967, p. 204-214). Après s'être opposé, avec raison, aux conclusions de K. SETHE (*Amun und die Acht Urgötter von Hermopolis*, Leipzig, Akademie Verlag, 1929), lui-même avait cherché à accréditer la thèse selon laquelle *Amon* est mentionné dans les textes égyptiens sous l'Ancien Empire. Or, à la suite de J. YOYOTTE (*Dictionnaire de la civilisation égyptienne*, s. v. mouton) et des travaux de G. CAMPS et MUZZOLINI sur les béliers à sphéroïde péri-sahariens, il apparaît que le bélier de l'espèce *Ovis Platyura* a été introduit dans la basse vallée du Nil à partir des régions méridionales du Sahara oriental. C'était dans le contexte de l'occupation de la Nubie par les auteurs de la culture dite du Groupe C.

<sup>24</sup> A l'Ouest de l'Égypte, il y a eu, nous l'avons déjà évoqué, survivance du désert du Tardiglaciaire et c'est de là qu'est parti le désert saharien actuel. Selon les *Actes du 4<sup>e</sup> Congrès international d'études du Quaternaire*, (1953), il apparaît que l'aridité qui a présidé à la désertification du Sahara est liée à la plus ou moins grande fréquence des dépressions soudano-sahéliennes, aux vents d'Été, de l'alizé et aux oppositions de température (p. 3). De plus, sur la base de plusieurs études, il a été constaté que si lors du dernier *Humide*, la circulation entre l'Ahaggar d'une part, le Tassili et l'Accacus d'autre part, était favorisée par des cours d'eau aujourd'hui fossiles, dans le désert libyque (le Fezzan) qui s'étire sur quelques 200 kilomètres, l'assèchement des cours d'eau qui semble remonter au V<sup>e</sup> millénaire, avait rendu impossible toute relation entre le complexe montagneux Ahaggar-Tassili-Accacus et la partie égyptienne de la vallée du Nil (CORNEVIN M., *op. cit.*, p. 45-49). C'est qu'il y avait là une survivance du désert du Tardiglaciaire. Conséquence, il n'y a pas, en Égypte, de représentation du bubale (LHOTE H., *Les roches peintes du Tassili N Ajjer*, 1954, p.67 ; HUARD P. et LECLANT J., *La culture des chasseurs du Nil et du Sahara*, 1982, p. 70). La culture des chasseurs est absente aussi du Fezzan et de Ouénat (HUARD P., "L'âge pastoral du Tibesti", in, *Notre Sahara*, 10, 1959, p. 18). Dans ces zones, l'art des chasseurs, constitué par des gravures réalisées par incision des contours puis par martelage et piquetage, est en vérité d'âge néolithique puisque les tableaux montrent des silhouettes humaines tenant des instruments aratoires (WINKLER H. A., *rock Drawings of southern upper Egypt*, II, 1939).



transité, du Darfour et la dépression tchadienne (Afrique centrale) et le Ténéré (Niger / Afrique occidentale).

Les vestiges mis au jour dans le Ténéré que certains ont dénommée « *le carrefour de la Préhistoire africaine* », au site de l'Adrar Bous en particulier, présentent avec les cultures prédynastiques, plus que des ressemblances, de véritables similitudes.

Plus récemment d'ailleurs, des découvertes faites au Niger, au site dit Gobero par une équipe américaine dirigée par Paul SERENO de l'université de Chicago, viennent confirmer cette place centrale du Ténéré comme « *étape visible* » de la remontée, vers le Nord, le long de l'ancien cours du Nil dont l'embouchure était alors la dépression du Fayoum, de populations et cultures venant de régions très à l'Ouest de la vallée du Nil.

A Gobero, avec son cimetière de quelques deux cents sépultures, les ossements de crocodiles traduisent une époque où le Sahara méridional et médian (l'axe est Sud-Nord) était humide et verdoyant. Les bijoux et fragments de poterie que les fouilleurs y ont trouvés traduisent une culture déjà raffinée. Et, "cerise sur le gâteau", une des tombes contenaient des squelettes de trois personnes, probablement une femme et deux enfants, qui reposaient sur un lit de fleurs.

Gobero, qui est daté de l'âge de la pierre (Paléolithique supérieur), confirme la succession des cultures que nous avons établie dans un numéro précédent de *ANKH*<sup>24bis</sup>. Au Sahara, il y a eu, suite au retrait progressif, selon un axe Sud-Nord, du désert du Tardiglaciaire (de -15000 à -9000), l'arrivée des chasseurs d'abord.

Par la suite, sont arrivés les pêcheurs qui apportent les dynamiques néolithisantes parmi lesquelles on note la semi-sédentarisation dans le cadre des campements de pêche, l'appropriation puis la domestication d'animaux (pratique attestée dans les *Cat-fish caves* de *Early Khartoum*, *Es-Shaheinab* et *Khor Mussa*).

Dans le sillage des pêcheurs sont arrivés les pasteurs (à partir de -7000 / -6500). Ils sont considérés comme les auteurs du véritable Néolithique saharien. Sur la base des peintures rupestres, le Néolithique saharien semble avoir revêtu un caractère plutôt pastoral.

Cette hypothèse d'un apport sud-saharien (parties septentrionales de l'Afrique centrale et occidentale) aux cultures de la vallée recoupe le tracé reconstitué<sup>25</sup> des pistes qui reliaient les régions sus-citées, celle du Ténéré en particulier, à la partie nubienne et soudanaise de la vallée du Nil.

Du Ténéré, les hommes ne pouvaient aller, parce que le cours du Nil alors plus à l'Ouest les y obligeait, que vers le Fayoum alors embouchure du Nil. C'était le paléo-Moeris<sup>25bis</sup>. Là, ils apportent avec eux, dans les sites typiquement néolithiques (le Fayoum essentiellement daté du 5<sup>e</sup> millénaire), la pratique de l'élevage inventée en Afrique soudanaise à l'Ouest du Nil au cours de l'âge récent de la pierre (Paléolithique supérieur) et au Mésolithique.

<sup>24bis</sup> SALL B., "Hommes et cultures du Sahara ancien", in, *ANKH*, n° 6 / 7, 1998.

<sup>25</sup> Sur le tracé reconstitué de ces pistes, cf., VERCOUTTER J., "Le pays Irem et la pénétration égyptienne en Afrique. Stèle de Saï. S.579", in, *Livre du centenaire de l'I.F.A.O.*, 1980, p. 169 ; SHINNIE P., « Trade Routes of the ancient Sudan : 3.000 BC-AD350 », in, DAVIES W. V., *Egypt and Africa...*, 1993, p. 49-53.

<sup>25bis</sup> MIDANT-REYNES B., *Préhistoire de l'Égypte. Des premiers hommes aux premiers pharaons*, 1992, p. 27.

En un mot, l'Égypte dynastique a, selon toute probabilité, bien connu des influences culturelles élaborées dans des régions au sud du Sahara et très à l'Ouest de la vallée. À la question de savoir si c'était le fruit de migrations ou de contacts, il est difficile de formuler une réponse.

En l'état actuel des données, il apparaît que ces valeurs et innovations technologiques sont entrées en Égypte par la Nubie. En d'autres termes, c'est au niveau du Sahara médian et méridional qu'il faut chercher, si l'on accepte une reconversion des mentalités et une rupture d'avec le schéma hégélien, les traces de ces influences.

Comme signalé plus haut, selon des indices de plus en plus nombreux et de plus en plus concordants, lorsque vers 3000 avant J.-C. s'achevait la formation du royaume d'Égypte (constitué par l'ensemble des terres nilotiques et sub-nilotiques s'étendant d'Éléphantine, sur le 24°N, au rivage méridional du bassin oriental de la Mer Méditerranée) suite au geste unificateur de Narmer, le Sahara sub-égyptien (de la longitude des oasis au cours du Nil) était depuis longtemps un désert.

C'est peut-être là que réside le dépérissement du Fayoum et l'option agraire précoce des anciens Égyptiens. Il s'agissait, par une maîtrise des crues du Nil, de procéder à une exploitation rationnelle et judicieuse de ses eaux et autres potentialités dont le grand fleuve était le vecteur.

Dans le Sahara sub-égyptien, à partir des alentours de l'an -5000, (début d'épanouissement du Néolithique du Fayoum), on a constaté une raréfaction puis une disparition de maints points d'eau<sup>26</sup>.

Cette situation rendait difficile, voire impossible, des relations dynamiques et soutenues entre la plaine de la basse vallée du Nil et le Sahara septentrional (entre la latitude du tropique nord et les piémonts méridionaux des ensembles montagneux du Maghreb et du Makrecht).

Les contacts, échanges et relations ne pouvaient exister qu'entre le moyen Nil et les massifs du Sahara médian et méridional. Ce sont ces parties actuelles du Sahara qui ont connu l'humide néolithique<sup>27</sup> à la différence du Sahara sub-égyptien<sup>28</sup>.

Le caractère négro-africain de leurs populations et cultures, de la Préhistoire à la formation des groupes berbères, n'a pas fondamentalement été altéré par les différentes vagues migratoires qui sont arrivées en Afrique en provenance de l'Eurasie.

Dans le débat sur l'Égypte, ces régions de l'Afrique centrale et occidentale ne pouvaient pas, idéologies nées de la traite négrière et de la domination coloniale obligent, attirer la curiosité des Africanistes. Ils ont cherché du côté de l'Afrique du Nord en faisant semblant d'ignorer qu'entre les massifs maghrébins et la plaine alluviale du cours inférieur du Nil, s'étendent plusieurs milliers de kilomètres. Ni l'Atérien, ni l'Ibéromaurusien, ni le Capsien ne sont pas explicatifs de la civilisation égyptienne.

Faut-il rappeler qu'antérieurement à l'apparition de l'actuel désert, le Sahara lui-même, conformément à l'intuition des savants grecs, avait dû son visage humain et culturel à la

<sup>26</sup> CORNEVIN M., *op.cit.*, 1993, p. 49.

<sup>27</sup> Id., *Ibid.*, p. 67.

<sup>28</sup> WENDORF F. et alii, « The Prehistory of the Egyptian Sahara », in, *Science*, 193, 1976, p. 103-114

haute vallée du Nil. Cette perspective émise par DIOP C. A. dès *Nations nègres et culture*<sup>29</sup> s'est, par la suite, révélée très consistante et pertinente<sup>30</sup>. Ce fait a été noté, dès l'Antiquité par STRABON. Se basant sur une tradition qui de son temps avait cours à Tartessos et qui était consignée dans *Europe*, ouvrage perdu d'un certain Ephore, il a rapporté que des Éthiopiens (Noirs nubio-soudanais) avaient, en des temps immémoriaux, envahi la Libye (plateau saharien) jusqu'à l'Atlas<sup>31</sup>.

C'est dire que tout le Sahara, la Libye inférieure des sources grecques, a été, en un moment (du Paléolithique à l'affaïssement du bovidien) une terre d'Éthiopiens. N'est-ce pas l'une des raisons qui font que « *Il fut des temps où toutes les terres du Midi [au Sud de la Grèce] et s'étendant vers l'Océan, étaient appelées Éthiopie* »<sup>32</sup>.

Une influence des parties nord de l'Afrique centrale et occidentale sur les cultures de la vallée trouve une première expression dans les béliers à sphéroïdes de l'art rupestre saharien.

Selon maintes études de Gabriel CAMPS et de A. MUZZOLINI, entre autres, au fur et à mesure que l'on progresse du Sud-Est vers le Nord-Ouest, c'est-à-dire du Nord de l'Afrique centrale (zone du Borkou-Ennedi-Tibesti) vers la partie septentrionale ouest, vers l'Atlas plus précisément, les représentations des béliers à sphéroïdes passent d'un style schématique voire grossier (parce que plus ancien, parce que d'initiation selon nous) vers un style réaliste de plus en plus perfectionné (cumul de l'expérience et progrès).

Ceci pour dire, sans tenter de régler le débat des rapports entre *Amon* et les béliers à sphéroïdes, qu'il est plus pertinent de voir, à travers le cas de *Amon*, un des faits d'une influence sub-saharienne, « tardive » certes, sur l'Égypte par le relais de la moyenne vallée du Nil. Il s'agit de cette partie de l'Afrique dont le caractère noir de la population, de l'antiquité à l'expansion arabo-islamique, contrairement au plateau saharien et à l'Égypte<sup>32bis</sup>, ne fait pas et n'a jamais fait l'objet du moindre débat.

#### 4. Conclusion

Ainsi, de l'Afrique occidentale, à travers l'espace sahélo-soudanien, vers la Nubie (le site de Debba (débouché du wadi el-Howar et du wadi el-Milk liant la vallée au Darfour et au Kordoffan) est un bon repère) et de là vers l'Égypte, tel est le tracé que les auteurs grecs avaient donné au cours du Nil qu'ils identifiaient alors à un fleuve venant de la Libye supérieure (HÉRODOTE, II, 22) c'est-à-dire de l'Afrique tropicale. Plaqué sur une carte de l'Afrique actuelle, ce tracé traverse le Ténéré nigérien. À partir de la halte du Ténéré, plus particulièrement de l'Adrar Bous, on peut envisager l'existence d'une « piste » qui

<sup>29</sup> cf., carte (page 373) dans l'édition de 1979.

<sup>30</sup> HUGOT H. J. et BRUGGMANN M., *Les gens du matin. Sahara : dix mille ans d'art et d'histoire*, 1976 ; IVAN VAN SERTIMA, *Egypt, child of Africa*, 1994 ; SALL B., *Racines éthiopiennes de l'Égypte ancienne*, 1999.

<sup>31</sup> STRABON, I, 2,25.

<sup>32</sup> Id., I, 2,27.

<sup>32bis</sup> Dans ces deux espaces, à cause du caractère inégal des relations internationales depuis le début des temps modernes, à cause des idéologies nées de la traite négrière et de la domination coloniale, les Blancs, pour paraphraser H. J. HUGOT et BRUGGMANN M. (*Les gens du matin. Sahara, dix mille ans d'art et d'histoire*, 1976), ne veulent pas laisser la préséance aux Noirs quant à la paternité des cultures et civilisations qui s'y sont épanouies.

---

longerait le tracé du paléo-Nil pour aboutir au paléo-Moeris au Fayoum. C'est autour de cette dépression qu'a commencé le Néolithique égyptien.

C'est dire que du où par le Ténére, est arrivée dans la basse vallée du Nil, une partie de ceux qui allaient devenir les anciens Égyptiens.

L'un des fondements de cette idée est que, sur la base des tableaux rupestres, les communautés auxquelles sont associées les plus anciennes attestations du nom d'Horus, sont entrées en Égypte par le Sud-ouest (WINKLER H. A., *Rock drawings of southern upper Egypt*, II, 1939, p. 41 et suivantes) c'est-à-dire en provenance du flan oriental du Sahara méridional, direction qui nous ramène vers le Nord de l'Afrique centrale, Tchad et le Nord-est de la partie orientale de l'Afrique occidentale (Niger).

#### □ L'auteur

Égyptologue, Docteur d'État ès Lettres et Sciences humaines, il est professeur titulaire à l'Université Cheikh Anta Diop de Dakar où il poursuit ses recherches en Égyptologie et plus généralement sur l'Afrique ancienne. Il est l'auteur de l'ouvrage *Racines éthiopiennes de l'Égypte ancienne*, Paris, Khepera/L'Harmattan, 1999.

**Publications :** <http://www.ankhonline.com>.